

# Le Samedi

VOL. III. - NO. 21

MONTREAL, 31 OCTOBRE 1891

PAR ANNEE: \$2.50  
LE NUMERO: 5 CTS.

## EMULATION



VAS DONC, PAS FIN ! MON PETIT FRÈRE VA MARCHER AVANT TOI.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

## ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BÉSETTE &amp; NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 31 OCTOBRE 1891.



Excellent remède contre la pauvreté: \$-\$.-\$.

Donnez à un fou assez de corde, il se pendra et vous avec lui.

L'amour est aveugle, mais le mariage est un excellent oculiste.

Le chemin de la ruine est large, mais on y entre généralement par la porte de côté.

En plongeant au fond des plaisirs, on rapporte plus de pierres que de perles.

Les radis ont un grand poids dans la balance de la Justice; ils sont toujours Crus.

Un politicien qu'on laisse seul avec sa conscience, voit une bien pauvre compagnie.

Que de mouchoirs ont été mouillés par les larmes dues à des peines qui n'ont jamais existé!

Les douces dispositions d'une femme se montrent par la longueur des cheveux de son mari.

Ça prend trois générations pour former un gentilhomme. Après cela, c'est une régénération qu'il faut.

Quelque soit la longueur d'un sermon, il est toujours trop court pour la femme qui étrenne un chapeau.

La douane de New-York a saisi, l'autre jour, pour douze mille piastres de robes. Ce doit être des robes à revers.

Un avocat envoie son compte à son client. Son dernier item est ainsi conçu: "Pour avoir dîné avec vous après la perte du procès."

Voici qui enlève tout doute sur l'intelligence de la race canine. L'autre jour, un chien attardé chez des amis s'étant adonné à lire sur une clôture l'annonce de son maître qui le réclamait, s'est empressé de retourner chez lui.

Une mère qui avait recommandé à sa petite fille de toujours terminer sa prière par une invocation pour son père absent, fut assez surprise de l'entendre dire un jour: "Mon Dieu, veille sur mon papa... et vous ferez bien aussi d'avoir un œil sur maman."

## L'ABONDANCE DE BIENS PEUT NUIRE

*M. Lacinquantaine.*—Je vous en prie, mademoiselle, ne badinez plus; dites-moi, voulez-vous m'accepter ou non?*Mlle Lucie.*—Je le ferais très volontiers si ce n'était d'une chose.*Lacinquantaine.*—Et laquelle?*Mlle Lucie.*—J'ai déjà deux grand-pères vivants: je crois que c'est suffisant.

## SUBSTITUTION DE BRUIT

*Siméon (musicien distingué).*—Il se fait tard, madame, vous me pardonnerez si je prends congé de vous.*Maîtresse de maison.*—Je vous en prie, monsieur Siméon; veuillez donc me jouer encore un morceau.*Siméon.*—Oh! madame, il est trop tard et ça peut importuner les voisins.*Maîtresse de maison.*—Qu'importent les voisins! Ils ont empoisonné notre chien hier.

## EN MÉNAGE

*Jeune mariée (pleurant).*—Tu es cruel! Ne t'ai-je pas fait trois beaux gâteaux?*Jeune marié.*—Et ne les ai-je pas mangés?

## RAPIDE COMME L'ÉCLAIR

*Sunny.*—Comment es-tu sorti de ton entrevue avec ton futur beau-père?*Tony.*—Par la fenêtre du second étage.

## ESTHÉTIQUE



—Oh! divine poésie! Envoyez-moi l'âme frère qui vibrera de mes fibres et s'extasiera de mes extases!

## INCONTROLABLE

*Docteur, (surpris).*—Comment! vous êtes mieux?*Malade.*—Oui, docteur.*Docteur.*—Est-ce que je ne vous avais pas dit qu'il n'y avait plus d'espoir pour vous?*Malade.*—Excusez-moi, docteur, mais je n'ai pas pu m'en empêcher.

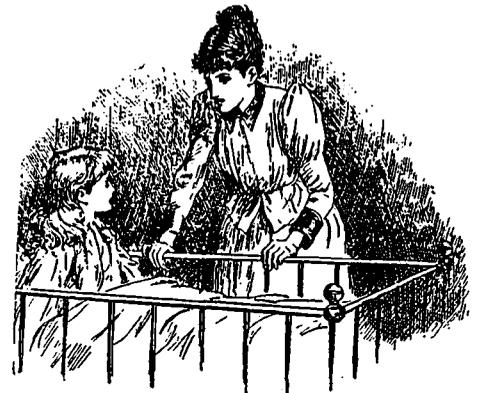
## PLUS FORT QU'A MARSEILLE

*L'anglais.*—Nous avons dans notre musée à Londres, un livre qui a appartenu à Cicéron.*Le Yankee.*—Ouais! Ce n'est rien ça! A Boston, nous avons le crayon de mine dont s'est servi Noé pour inscrire sur son calepin toutes les bêtes qui entraient dans l'Arche.

## UNE DERNIÈRE PLANCHE DE SALUT

*Client.*—Mais qu'est-ce que je vais devenir si je ne rapporte pas à ma femme un morceau d'étoffe comme cet échantillon?*Marchand.*—Je suis réellement peiné, mais j'ai vendu la dernière verge qui me restait.*Client (à lui-même).*—Tiens! si j'amenais un ami dîner avec moi?

## NOS CHÉRIS

*Maman.*—Tu devrais dormir maintenant.*Bébé.*—Je sais bien; mais mes yeux ne veulent pas se boutonner.

## MOTS D'ENFANTS

*Le père.*—Eh bien! Johnnie, dis-moi donc quel est le meilleur élève de ta classe?*Johnnie.*—Pour dire le vrai, je crois que c'est Sonny Beccroche et moi; cependant, des fois, j'ai des doutes sur Sonny.*Le père.*—Combien êtes-vous dans votre classe?  
*Johnnie.*—Il y a Sonny et puis... moi.*La tante.*—Sais-tu ton alphabet, Henri?*Henri.*—Oh! oui ma tante.*La tante.*—Quelle lettre vient après B!*Henri.*—Il n'y en a pas qu'une; il y en a vingt-quatre.*Vésiteur.*—Quelle belle plante que vous avez ici!*Maîtresse de maison.*—N'est-ce pas qu'elle est jolie? Elle appartient aux begonias.*Bob.*—Mais non, maman, elle appartient aux Smith; ils nous l'ont prêtée pour la soirée.*Jules.*—Maman, le maître a voulu me tirer les oreilles ce matin.*La mère.*—Comment sais-tu qu'il voulait te les tirer?*Jules.*—Je m'en suis bien aperçu; regarde ce qu'elles ont l'air!*Petit Pierre.*—Moi, j'aimerais pas ça de vivre en Californie.*Le père.*—Pourquoi cela?*Petit Pierre.*—Parce que j'ai vu dans un journal que le raisin s'y vend un centin la livre. Penses-tu qu'on a du plaisir à en voler à ce prix-là?

UN MOMENT DELICIEUX



Quand vous racontez une histoire que vous croyez charmante à un auditoire qui n'a pas compris.

LE POÈTE

SONNET

Dieu lui dit : Sois poète et va-t'en par les plaines,  
Va-t'en par la montagne et par les verts sentiers,  
Où j'ai jeté pour toi mille choses sereines,  
Pour toi qui m'as compris dans tes rêves altiers.

Va-t'en, j'évoquerai de douces voix lointaines,  
Qui parleront d'amour aux muses des halliers,  
Et tu t'enivreras du chant pur des fontaines,  
Dans la brise odorante, aux souffles printaniers...

Et puis le cœur rempli des appels de la sève,  
Par les grands bois ombreux, aux parfums enivrants,  
Tu t'en iras le soir, quand la lune se lève,

Rêver d'étangs moussus, aux grands nénuphars blancs.  
Mais sache que partout un mystère se pose,  
O poète, la grande Ame de chaque chose !...

J. B. CHATRIAN.

Bruxelles, Belgique, mars 1891.

UN MARCHÉ A FAIRE

*Le juge.*—Y a-t-il quelque chose que vous aimeriez à ajouter ?

*Le condamné.*—Non, Votre Honneur, rien ; mais si vous le voulez, j'en retirerai à la place.

MÉDITATIONS D'UN JOURNALISTE



—Il est possible que la plume soit plus forte que l'épée, comme dit Bacon ; mais moi je dis que les ciseaux sont plus forts que la plume.

UN MALENTENDU

*Zélateur d'une société de charité.*—Monsieur, je viens vous trouver au sujet d'une bonne œuvre. Voudriez-vous prendre part à la contribution générale ?

*Millionnaire.*—Certainement ! Avez-vous deux cinq pour un dix ?

*Zélateur, (présentant deux billets de cinq piastres).*—Oui, monsieur, voilà.

*Millionnaire.*—Que veut dire cela ?

*Zélateur.*—Ne m'avez-vous pas demandé deux cinq pour un dix ?

*Millionnaire.*—Peut-être, mais je voulais dire deux cinq cents pour un dix cents.

UNE FAMILLE ANCIENNE

*Henri Nezpoinlu fait l'arbre généalogique de sa famille.*

*L'ami.*—Ainsi, tu prétends que cela est authentique ?

*Henri.*—Sans doute, mon cher.

*L'ami.*—Que signifie alors ce gros point noir au milieu ?

*Henri.*—Ça ? Bien, je vais te dire : ça, c'est le déluge. Il y a eu un moment d'arrêt.

JUGEMENT SUR ECHANTILLON

*Ancien élève (à son professeur).*—Permettez-moi de vous présenter ma femme.

*Professeur (d'une distraction proverbiale).*—Vous savez, moi, je n'ai jamais fait d'études sur le beau sexe ; par conséquent, mon opinion ne peut pas compter pour grand'chose. Cependant, je crois que vous avez là un bel échantillon.

L'ARGOT AMÉRICAIN

Un voyageur entre dans un restaurant et commande deux œufs sur le plat. "Adam et Eve sur l'océan," s'écrie le garçon au cuisinier. Tout surpris le voyageur change son ordre.

*Voyageur.*—Dites donc, garçon, j'ai changé d'idée. Donnez-moi des œufs brouillés.

*Garçon, (au cuisinier).*—Adam et Eve naufragés.

MATIERE D'OPINION

*Ferdinand.*—Mon Dieu, que j'ai donc ri de voir l'homme s'asseoir sur le chapeau de forme en face de toi ! Comment as-tu fait pour t'empêcher d'éclater ?

*Louis.*—Parbleu ! c'était le mien.

SIGNE DE GROS TEMPS

*Voyageur.* Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé comme je vous l'ai demandé ?

*Garçon d'hôtel.*—J'ai essayé tant que j'ai pu, mais tout ce que j'ai pu avoir pour réponse, c'était "J'y vais, Marie ; fais déjeuner les enfants et je descends dans la minute."

TOUTE LA DIFFÉRENCE DU MONDE

*Voyageur ému.*—Combien de temps (hic) sha peut me phrendre (hic) d'ishi à la shtashion du pashific (hic) ?

*Homme de police.*—Un quart d'heure.

*Voyageur.*—Pour (hic) vhou, ou pour (hic) mhoi ?

A VOLONTÉ



*Laitier à un client.*—Pourquoi ces deux seaux ?  
*Client.*—Je vais vous dire : j'aime mieux que vous mettiez l'eau d'un côté et le lait de l'autre : je ferai le mélange à mon goût.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

*(A travers les journaux Parisiens)*

Paysannerie.

Un villageois, installé dans sa charrette, se rend au marché.

— François ! lui crie sur la route un de ses voisins, tu vas à la ville ?

— Oui.

— J'ai une blouse à y porter, tu ne pourrais pas t'en charger ?

— Si ; dis-moi seulement à qui je dois la remettre.

— Oh ! ne t'inquiète pas de ça, répond l'autre en montant dans la voiture, je serai dedans !

On trouve parfois, juxtaposées, des enseignes peu faites pour aller ensemble.

Ainsi on peut lire, rue St-Martin :

*Prêts sur titres.*

Et au-dessous :

*Fabrique de pièges perpétuels.*

Après tout, la seconde enseigne est sans doute un avertissement ?

En police correctionnelle :

— Pourquoi, interroge le président, avez-vous dérobé ces vieux souliers ?

— C'est bien simple, répond le prévenu avec franchise... je croyais qu'ils étaient neufs !

Le capitaine d'un grand navire dit au pilote marseillais qui le rentre au port :

— Surtout faites bien attention.

— Oh ! avec moi, il n'y a pas de danger.

— Il y a beaucoup de rochers, par ici, les connaissez-vous bien ?

— Si je les connais, les rochers ! un vieux pilote comme moi !

Au même instant, on entend un effroyable craquement ; le navire venait de toucher.

Le pilote sans se déconcerter :

— Tenez, la preuve, en voilà un !

Inconvénients des eaux :

— Félicite-moi, dit un mari à sa femme ! me voilà complètement guéri de mes rhumatismes.

— Ah ! je suis bien contente !

Puis, après un moment de réflexion :

— C'est égal, c'est bien ennuyeux : nous ne saurons plus jamais quand le temps sera sur le point de changer.

— Un mauvais plaisant entre un jour dans un magasin de bonneterie, ayant pour enseigne : Aux 100,000 ch mises.

— Vous avez 100,000 chemises ? dit-il au patron.

— Oui, Monsieur.

— Est-ce que vous êtes occupé, en ce moment ?

— Non, Monsieur.

— Eh bien ! je vais les essayer !

## NOS CHÉRIS

*(Diplomatie.)*

Jeannette. — C'est bon ! Je vais le dire à maman, que tu as volé des gâteaux !

Marie. — Ne le lui dis pas, ma chère ; je vais aller en voler pour toi.

## APPLICATION TROP LIBÉRALE



*Client à son barbier.* — Vous m'avez encore fait une entaille ! Toujours l'effet de la soulographie !

*Barbier.* — Croyez-vous, hein ? Comme ça rend la peau tendre !

En Cour d'assises, un vieux criminel de soixante-sept ou soixante-huit ans vient d'être condamné à vingt ans de réclusion.

— Je vous remercie, mes bons juges, s'écrie-t-il en se levant de son banc, je n'espérais pas vivre autant que cela.

Un cocher bien parisien voit sa voiture se précipiter sur une vieille femme. Il arrête, d'un mouvement, le cheval emporté.

On le félicite.

— Ce serait la treizième de ce mois-ci Ça m'aurait porté malheur.

Du Masque de fer :

Vaut-il mieux être un avare qu'un prodigue ?

— Je préfère le prodigue. La prodigalité, au moins, on s'en corrige.

— Comment cela ?

— Dame, quand on n'a plus le sou !

A la correctionnelle :

— Prévenu, vous avez volé un fût de vin à la porte d'un débit de la rue... Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Mais je n'ai pas à me défendre puisqu'il y avait écrit sur le fût : Vin à emporter.

Calino va se battre en duel.

— Je serai au rendez-vous à neuf heures, dit-il à ses témoins. Si, par hasard, j'étais cependant en retard de quelques minutes, dites à mon adversaire de commencer en attendant.

Chez la portière :

— Vot' fils vous a-t-il envoyé beaucoup de gibier ?

— Et à quel propos m'en aurait-il envoyé ?

— Ne m'avez-vous pas dit qu'il était au 6<sup>e</sup> "chasseur" ?

— Où donc qu'il se couche, le soleil ?

— Tu le vois bien : dans la mer.

— Il sait donc nager ?

Un père tance son fils qui n'a pas eu de succès au bout de son année scolaire :

Pas étonnant que tu n'obtiennes pas de prix ! Toujours tu t'occupais de tout autre chose que de tes devoirs. Où cela te mènera-t-il jamais ?

— Au Conseil municipal p'pa.

Simple remarque d'un touriste :

— Quand on voyage dans les montagnes de la Suisse, on peut se rendre exactement compte de l'élévation de l'altitude par l'augmentation des notes d'hôtel.

Chez le commissaire de police :

— Vous avez les plus déplorables antécédents. Depuis trois mois, la police vous a arrêté treize fois.

— Ça prouve une chose, Monsieur le commissaire : c'est que je suis fidèle au poste.

Au bal :

Une dame, à son cavalier. — Vous aimez la valse, Monsieur ?

Le monsieur, avec abandon. — Oh ! Madame, j'en raffole !

La dame, froidement. — Alors, pourquoi n'apprenez-vous pas à valser ?

Un pauvre diable, bohème endurci, essaye d'engager, au Mont-de-Piété, une de ces montres en simili-nickel de facture allemande que l'employé-priseur repousse avec indignation.

— Ah ! murmure-t-il en sortant, quand on est pressé d'argent que la tante est cruelle.

Au restaurant :

Après s'être vainement escrimé sur un morceau de viande plus résistant que le marbre, un infortuné client se décide à présenter une humble observation au garçon :

— Pas mangeable, votre bifteak... c'est du cuir vulgaire.

Le garçon haussant les épaules :

— Pour ce prix-là, vous ne voudriez pas du cuir de Russie.

Quel est l'homme qui le premier a payé l'impôt ?

La réponse est difficile ; pour la faciliter, nous dirons de suite que c'est Adam.

A quelle contribution a-t-il pu être imposé ?

A la contribution foncière ? Non encore.

A celle des portes et fenêtres ? Pas davantage.

Si, je le sais, s'écrie tout-à-coup une personne de l'assistance.

C'est la cote personnelle.

A la sortie de *Lohengrin* :

— Ah ! la délicieuse musique, j'étais transporté, je nageais dans des flots d'harmonie !

— Pourquoi ces périphrases ? Dis donc tout simplement que tu prenais un bain de son !

Un individu descendu dans un hôtel a dîné, couché et déjeuné.

Il informe alors la patronne qu'il n'a pas d'argent.

— Mais pourquoi ne l'avez-vous pas dit hier ?

— Mon Dieu, Madame, répond notre homme imperturbablement, j'ai pensé que vous seriez déjà bien assez contrariée de l'apprendre ce matin.

## LES DANGERS DU CHEMIN DE FER



*Campagnarde.* — Conducteur, est-ce que nous sommes pour avoir une collision ?

*Conducteur.* — Ne craignez rien, madame.

*Campagnarde.* — Dans tous les cas, si vous voyez plus tard, que nous sommes pour en avoir une, avertissez-moi. J'ai deux douzaines d'œufs à sauver.

## LE FUSILIER

Un *fusilier* est un fantassin qui a pour mission de manœuvrer un fusil en temps de paix comme en temps de guerre.

Quand un conscrit, classé dans l'infanterie de ligne, arrive au corps, on lui met entre les mains un fusil, et ce n'est que lorsqu'il sait s'en servir convenablement qu'il est reçu *fusilier*. On dit alors qu'il a fini ses classes : il a, sans comparaison, son diplôme, comme un lycéen qui vient d'être reçu bachelier. Il fait, désormais, partie du bataillon, c'est-à-dire d'une unité de force de l'armée.

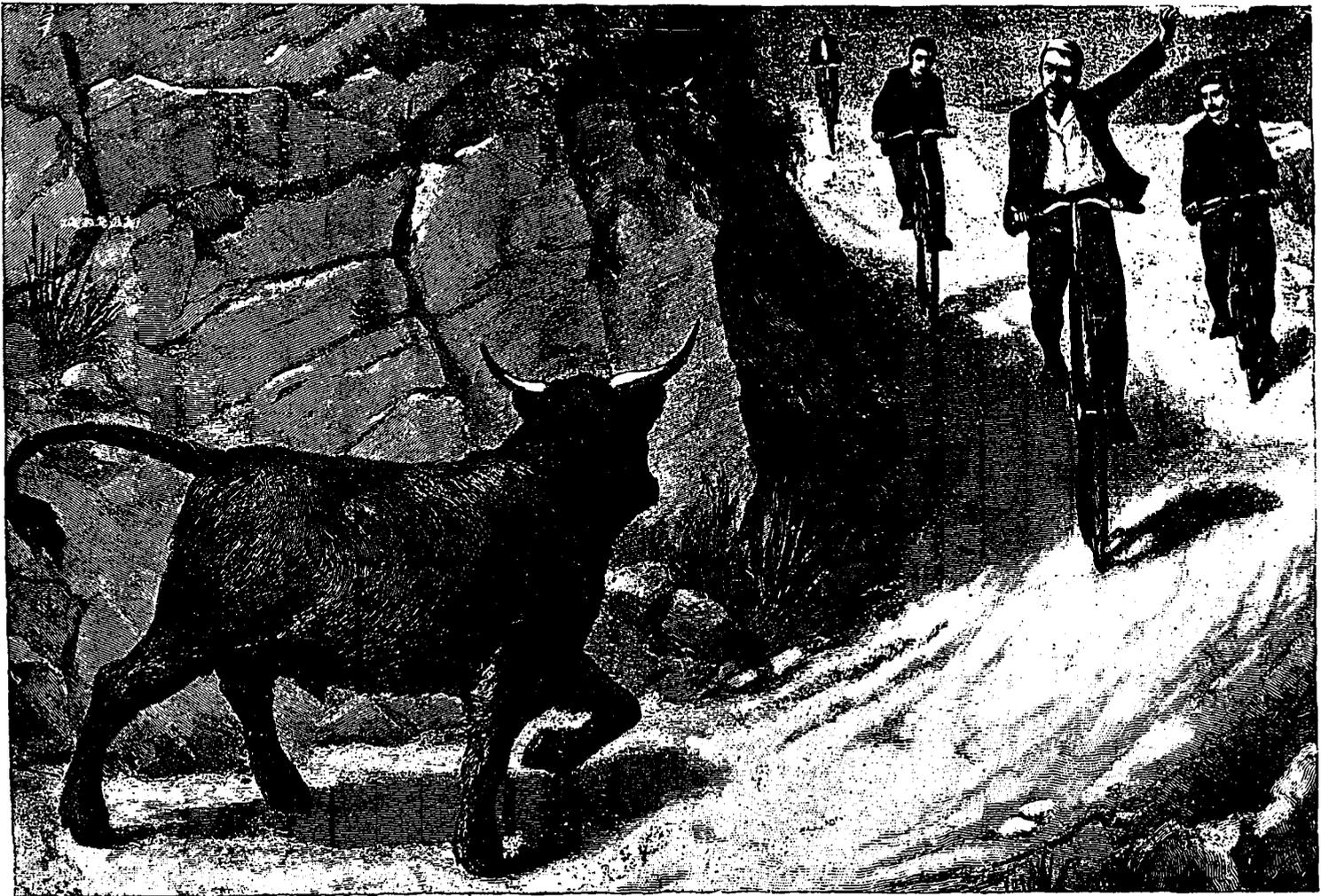
Ordinairement, il fête cette dignité par des libations et des réjouissances, dont il fait participer ses camarades, car c'est lui, bien entendu, qui en supporte tous les frais.

Dans le 825<sup>e</sup> sans tache en garnison à Nancy, il y avait, au mois de septembre dernier, un jeune soldat nommé Fêtu, originaire de la Normandie,

—Oui, répondit Fêtu.  
—Commençons alors. Je vais dicter... es-tu prêt ?  
—Oui.  
—Mes chers parents.  
—Rents.  
—...Je viens, par la présente...  
—Sente.  
—...Vous informer que je vais être fusilier...  
—*Fusillé*.  
—Ah ! ce n'est pas ainsi que l'on écrit *fusilier*, dit celui qui dictait...  
Puis, se reprenant, il ajouta :  
—Au fait, laisse cette orthographe.  
Et, en lui-même, il se dit :  
"Il y a là un quiproquo qui peut produire un effet bœuf. Nous allons rire..."  
—Où en sommes-nous ! Ah !... je vais être *fusilier*...  
—Ça y est déjà.  
—Le vingt-deux...

—Elle a bon cœur... Vous lui direz qu'elle m'envoie ce qu'elle pourra...  
—Ra.  
—Mon cousin Grosnez, qui a une bonne place.  
—Place.  
—...Pourrait bien aussi m'adresser quelques sous...  
—Sous.  
—...Vous lui direz que je vais être *fusilier* le vingt-deux...  
—Deux.  
—...Il doit savoir ce que c'est... Je me porte bien, et je désire que la présente vous trouve de même...  
—Même.  
—...Votre fils, qui vous embrasse, en attendant d'être *fusilier*.  
—*Fusillé*.  
—Signe, maintenant.  
—Ce n'est pas, long, mais c'est tapé, dit le tambour.

## UN DES MAUVAIS SIGNES DU ZODIAQUE



Ce signe amène généralement du gros temps.

qui n'était pas encore passé au bataillon, mais qui était sur le point de finir ses classes. Ses amis lui dirent :

—Comme tu vas passer *fusilier* sous peu, il faut écrire à ta famille et lui demander de l'argent, pour que nous fassions la noce ensemble.

—J'y pensais, dit Fêtu.

—Eh bien, alors, mets la main à la plume et soigne ton style, afin que les pièces de cent sous *rappiquent*, lui dit son voisin de chambre, un des tambours de la compagnie, vieux souffleur appelé Norbert.

—Nous allons t'aider, fit un autre.

—Je le veux bien, parce que, tu sais, pour tourner une lettre, moi, je ne m'y connais guère.

Ils approchèrent les bancs à proximité de la table de la chambrée, sur laquelle était l'écritoire réglementaire, et prirent tous place autour.

—As-tu encore ton père et ta mère ? demanda, au jeune soldat, le troupier qui s'était proposé de collaborer à la rédaction de l'épître.

—Deux.  
—...En conséquence, je vous prie de m'envoyer quelque argent...  
—Gent.  
—...Vous me ferez plaisir et aux camarades aussi, les pauvres bougres !...  
—Bougres.  
—...Car je veux qu'ils boivent à ma santé, aussitôt que je serai fusilier.  
—*Fusillé*.  
—C'est ça... Attends... quels sont tes autres parents ? As-tu des oncles, des tantes, des cousins qui aient de quoi ?  
—J'ai ma tante Pulchérie, une bonne vieille ; mon cousin Grosnez, l'employé de la régie.  
—Voilà tout  
—Oui.  
—C'est maigre ! Nous ne recevrons pas beaucoup de monnaie. Reprends ta plume.  
—Ça y est.  
—...Vous irez voir ma tante Pulchérie...  
—Rie.

La lettre fut cachetée, affranchie et portée à la poste sur la place Stanislas.

Le père et la mère Fêtu, paysans illettrés, habitant dans les environs de Gisors, en Vexin, furent dans une désolation facile à comprendre, quand ils apprirent que leur fils unique allait être *fusillé*. Ils crurent qu'il avait commis quelque faute contre la discipline et qu'on allait le passer par les armes. Le pire, c'est qu'il ne disait pas quelle était la cause de sa condamnation.

Ils levèrent les bras au ciel et se mirent à pleurer comme des veaux.

—Mon Dieu, mon Dieu ! disait la mère, qu'est-ce qu'il a donc fait, mon pauvre Polyte (il s'appelait Polyte), pour qu'on l'ait condamné à mort ? Et elle se tordait les poignets de désespoir.

Elle courut chez la tante Pulchérie, et ce fut une nouvelle explosion de larmes. L'excellente femme vida sa bourse entière dans le giron de la mère Fêtu.

—Tiens, dit-elle, voilà pour qu'il se soigne bien avant de mourir... *Fusillé* ! mais pourquoi ?

## UNE MÉPRISE



*Fogg.* — Garçon : j'ai ordonné un poulet du printemps et une bouteille de 1876.

*Garçon.* — C'est cela, monsieur.

*Fogg.* — Eh ! bien ! Vous m'avez apporté une bouteille du printemps et un poulet de 1876.

Pourquoi ?... De quel crime s'est-il donc rendu coupable ?

— Il n'en parle pas. Il aura gâté quelque chef, bien sûr ; il n'en faut pas plus.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! ayez pitié de nous.

— Si ce n'était pas si loin, j'y partirais, dit le père.

— C'est cela, Cyrien, vas-y. Il ne faut pas le laisser mourir sans le revoir, dit la mère, emporte tout notre argent.

— Es-tu allé chez Grosnez ?

— Non, pas encore, je suis tellement ahuri que je ne sais plus ce que je fais.

— Vas-y... après tu fileras pour la Lorraine... Tu peux encore arriver à temps. Tu te jetteras aux pieds du général en chef... Peut-être obtiendras-tu la grâce de ce malheureux enfant.

Le père part, le cœur gros, mais la bourse bien remplie. Il fait le voyage, on ne sait comment, car il ne pensait qu'à une chose, c'est que son fils allait être fusillé.

Arrivé à Nancy, il s'informe ; on lui dit que l'infanterie est casernée à l'autre bout de la ville, à la caserne Sainte-Catherine, il s'y rend ; mais il n'a pas besoin d'entrer au quartier, car, comme il approchait de la grille et se dirigeait vers le sergent de planton à la porte, une main se posa sur son épaule et une voix bien connue lui dit :

— Tiens ! te voilà, papa ? Comment se fait-il que tu te trouves ici ?

A l'aspect de son fils, le bonhomme reçoit comme un choc violent dans la poitrine ; il ouvre la bouche sans pouvoir articuler aucun son.

Les deux hommes tombent dans les bras l'un de l'autre.

— Tu n'es donc pas en prison ? dit le paysan à son fils, lorsqu'il eut enfin recouvré l'usage de la parole.

— En prison !... Pourquoi que je serais en prison ?

— Puisqu'on va te fusiller le vingt-deux.

— Moi ?

— Tu nous l'as écrit.

— Ah ! j'y suis, fit Polyte en se frappant le front, vous n'avez pas compris.

— Tu dis ?

— Je ne vais pas être fusillé, autrement dire tué à coup de fusil ; mais je vais passer au bataillon le vingt-deux, c'est-à-dire être reçu fusilier.

— Pas possible ! fit le pauvre homme prêt maintenant à défaillir de joie. Eh bien, reprit-il après un silence, j'aime mieux ça.

— J'te crois. Allons prendre quelque chose au café à côté pour te remettre, papa. Viens-tu avec nous, Norbert ? dit Fêtu à un autre soldat qui l'accompagnait et qui était resté un peu en arrière.

— Parbleu, je ne vous quitte pas, tant je prends part à votre allégresse, répondit le tambour, puis, tout bas à Polyte : nous allons lui emboîter le pas, tu sais, à ton père.

Emboîter le pas à quelqu'un, en termes militaires, veut dire lui faire payer à boire.

Fêtu eut un clignement d'yeux significatif.

— Auparavant, dit le Normand, il faut que j'envoie une dépêche à ta mère qui se meurt de chagrin.

— C'est juste, dit le jeune soldat ; allons au télégraphe, après nous irons manger un morceau.

— En voilà une aventure ! disait le pauvre père, tout en marchant... Ça m'a fait faire un voyage un peu long, mais c'est égal ! je suis tout de même content d'être venu.

VICTOR CONTENT.

## BOUILLON DE VOLAILLE

*Médecin.* — Comment avez-vous aimé le potage au poulet ?

*Patient.* — Au poulet ? Les poulets ont pu regarder l'assiette, mais bien sûr ils sont passés dans le bouillon sur des échasses.

## COMPENSATION

*Sam.* — Votre cheval n'a pas gagné la course, ainsi que vous le disiez.

*Jos.* — C'est vrai ; mais avez-vous jamais vu une course perdue si noblement ?

## TÉMOIGNAGE EFFICACE

*Winks.* — On dit que votre garçon est très intelligent.

*Jinks (avec orgueil).* — Qui vous a dit cela ?

*Winks.* — Parbleu ! c'est lui-même.

## COMPENSATION

*Windicus.* — La pierre qui roule, n'amasse pas de mousse.

*Bruzicus.* — Ça se peut, mais elle a diablement plus de plaisir que celle qui s'enfonce dans la boue.

## L'ART DE JOINDRE LE GESTE A LA PAROLE



I

*Paterfamilias.* — Vous voyez ces seaux ; la veille d'un feu on les emplit toujours....



II

....d'....o.... Ouf !....

## QUEEN'S THEATRE



Si l'enthousiasme peut être considéré comme un critère de succès, "My Jack" a certainement eu un grand succès. Le premier acte qui attirait la satisfaction produisit l'enthousiasme au dernier. "My Jack" est un mélodrame bâti à l'ancienne manière, le héros, l'héroïne, un traître, le vieux père et la vieille mère, l'homme comique, etc. Il y a aussi l'accompagnement habituel de sang et de tonnerre ; et le complot ressemble beaucoup à ceux des autres

pièces, c'est là le mauvais côté de "My Jack." L'originalité de la pièce consiste dans la manière toute particulière dont se termine chaque acte. Le seul qui soit défectueux est le cinquième et dernier. C'est là que le dénouement se fait, et il se fait exactement comme le public s'y attend ; de sorte qu'il arrive d'une manière plus ou moins plate. La finale du premier acte est une des scènes les plus réalistes qui aient jamais été présentées sur un théâtre de Montréal. La scène représente la destruction d'un phare, par la main du traître, qui supposait que le héros s'y trouvait enfermé ; naturellement, il n'y était pas. Le quatrième acte est aussi tout palpitant d'intérêt. Il représente une scène dans le désert, et le héros et un grec s'y meurent de faim. Le décors des scènes est superbe, ce qui contribue beaucoup à rendre "My Jack" plus attrayant. Les acteurs pour ne pas être des étoiles sont très bien reçus. Ils font bien ce qu'ils ont à faire. M. Walter Sandford est le héros. Là où il excelle, c'est dans la scène du désert. Mlle Ethel Barrington a été bien accueillie. "My Jack" est une très intéressante pièce de théâtre que tous devraient aller voir.

La semaine prochaine Corinne jouera dans "Carmen up to Date."

## CONSEIL UTILE

*Le père.* — Jos, va vite en haut recoudre le bouton qui manque à ton gilet.

*Jos.* — Maman va me le coudre.

*Le père.* — Je sais bien, mais je veux que tu t'habitues.

*Jos.* — Pourquoi cela, papa ?

*Le père.* — Tu seras marié, un jour.

FAUSSE DIPLO-  
MATIE

*Madame Diplomate.*  
—Tu sais, mon garçon, tu vas voir ce soir la plus jolie fille de Montréal ; il faut que tu lui fasses une bonne impression. Le moyen, c'est d'apprécier tout ce qu'elle te dira ; sois un bon écouteur.

*Le fils.*— Ne crains rien, maman.

*Madame Pincée.*— Blanche, n'oublie pas que c'est ce soir qu'il vient. N'agis pas comme une personne sans cervelle ; laisse-le parler tout seul, il t'en estimera d'avantage.

Et les deux mères ne peuvent pas comprendre pourquoi ces deux jeunes cœurs se méprisent l'un, l'autre.

UNE MINE D'OR

*Sam.*—Hello ! Pat, tu as bien l'air d'être riche, as-tu fait fortune ?

*Pat.*— Oui, mon vieux, j'ai découvert une mine ; plus de pauvreté pour moi. J'ai écrit un livre, et ma fortune est faite.

*Sam.*— J'aimerais bien à connaître le sujet de ton livre.

*Pat.*—Chut ! Ne va pas me vendre. J'ai écrit sur "le moyen de vivre avec un salaire de dix piastres par semaine."

*Sam.*—Mais tu ne peux pas vivre avec cela ?

*Pat.*—Je le sais bien, et personne non plus. C'est ce que tout le monde veut savoir, et ils mon livre. Comprends-tu ?

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

*Lecreux.*—Je te dis, mon cher, que la dernière partie de mon discours a fait ouvrir les yeux à l'auditoire.

*Sarcaste.*—Ah ! Il s'était endormi ?

CAS DÉSESPÉRÉ

*Tramp.*— Voulez-vous me donner quelque chose, monsieur ? J'ai faim.

*Le monsieur.*—Que diable ! Pourquoi ne travaillez-vous pas ?

*Tramp.*—Ça ne me fait rien : plus je travaille, plus j'ai faim.

PAS LA DERNIÈRE

*Voyageur.*—Quand j'étais en Europe, je n'ai vu qu'une seule ville où l'on ne nettoyait pas les rues aussi souvent qu'à Montréal.

*L'ami.*—Vraiment ! Où ça donc ?

*Voyageur.*—A Venise !

COURTE JOIE

*Henri.*—Ainsi tu te maries avec mademoiselle Sacapiastres ?

*Fred.*—Peut-être oui. Je l'ai demandée hier ; mais je n'avais pas abordé la question que tout était par terre.

*Henri, (ex-prétendant).*—Je m'en doutais ; très naturel.

*Fred.*—Oui, très naturel ; la corde du hamac s'était brisée.

LE ROMAN FIN DE SIÈCLE



I  
*Le père Sacapiastres.*— Silence, ma fille. Renvoie ton freluquet d'avocat. C'est l'entrepreneur Farino qu'il te faut. Ecoute.....



II  
.....—J'étais jeune, beau et pauvre. J'offris mon cœur à une jeune fille charmante et riche.



III  
..... Elle me repoussa avec dédain pour épouser un étudiant du grand monde.



IV  
.....—Vingt ans après, j'avais fait fortune avec mon invention des boutons à quatre trous. Eux, étaient ruinés au point de venir me demander du secours.



V  
.....—Ils sont encore à mon service : lui, comme homme de cour, elle comme femme de peine.



VI  
.....—Ah ! non, non, non ! Pas de muscadins ! Tiens, le voilà ton futur ! Qui sait s'il n'inventera pas un savon ou un rasoir qui fera fortune.

SOUVENIRS LOINTAINS

*Le juge.*— Prisonnière, vous avez quarante ans ?

*Prisonnière.*—Hélas ! oui, Votre Honneur, on vieillit tous les jours ; cependant j'ai déjà été jeune. Ah ! Votre Honneur, vous ne sauriez croire comme j'ai été jeune !

UNE MERVEILLE GATÉE

*Dude anglais.*—Les chutes de Niagara sont réellement belles, mais elles ne sont belles qu'à moitié.

*Yankee.*—Qu'est-ce que c'est ?

*Dude.*—Il y en a une partie sur le territoire américain.

VOYAGE DE SANTÉ

*Docteur.*—Eh ! bien, monsieur Lagonie, comment ça va aujourd'hui ; mieux ? Où est votre dame ?

*Lagonie.*—Elle vous a entendu dire hier que j'avais besoin d'un changement ; de sorte qu'elle est partie pour une semaine.

UNE CONSOLATION

*La dame.*—Je suis encore très malade, docteur, croyez-vous que je vais mourir ?

*Docteur.*—Madame, calmez-vous ; soyez persuadée que c'est la dernière chose qui est pour vous arriver.

PREUVE D'AMOUR

*Prétendant.*—Je suppose, monsieur, que vous connaissez l'objet de ma visite ?

*Le père.*—Je crois que vous désirez rendre ma fille heureuse. Le désirez-vous réellement ?

*Prétendant.*—Réellement ! Oui ! Oh ! si vous saviez !

*Le père.*—Pour cela, vous n'avez qu'à ne pas l'épouser.

UN BON REMÈDE

*Cyprien.*—Ha ! ha ! Tu ne fais plus de farces sur la grippe !

*Antoine.*— Non, depuis que je l'ai eue, je trouve qu'elle n'est pas drôle du tout.

ENTRE BONNES AMIES

*Gertrude.*—Tiens, ma belle, j'ai reçu les épreuves de mes portraits ; lequel préfères-tu ?

*Geneviève.*—Celui-ci est plus joli, mais l'autre est plus ressemblant.

THÉÂTRE - ROYAL

Tout le monde a su applaudir et souhaiter la bienvenue à la troupe de "Devil's Mine." C'est une pièce remplie d'incidents à sensation ; les chansons et les danses y abondent. Les acteurs sont forts, plus forts en effet que ceux qui nous viennent généralement. Si l'an dernier, "Devil's Mine" a eu du succès par la manière dont on l'avait interprété, nous pouvons certainement lui payer le même compliment cette année. La pièce est très bien rendue, et excite



l'intérêt du commencement à la fin. Wm. C. Donaldson a été magnifique dans le rôle de Jack Hawley, et John P. Loughney a très bien rendu celui de Jim Rawlins. Comme Old Joe Williams, Neil Scully est insurpassable. J. R. Mortimer, dans Jose Alvarez ; Tony Murphy, dans Peter Sweet, et Fred Manly, dans Samuel Smart, sont de très bons acteurs. Parmi le beau sexe, Jenny Williams est bien représentée par Mlle Nettie de Coursey et Mlle Théo La Marr remplit bien le rôle de May Walton. Il y a très peu de personnes qui ne connaissent pas "Devil's Mine," et le contentement général après chaque représentation parle pour lui-même.

La semaine prochaine on jouera la pièce si bien connue et toujours si bien acclamée "One of the Bravest."

## EXPRESSIONS POPULAIRES



I  
Sauter au plafond.



II  
Battre la campagne.



III  
Ses jambes se dérobaient sous elle.

## LA BOITE AUX LETTRES DU "SAMEDI"

(Pour le SAMEDI)

## UN PEU POUR RIRE

Ed. Garichar a intercepté une lettre que sa fiancée allait envoyer à un de ses amis.

—C'est comme ça que tu écris à mon insu ! dit Garichar furieux.

—Ce n'est pas à ton insu que j'envoyais cette lettre, répond naïvement la belle X, c'est à ton ami Napoléon.

\*\*\*

Harand, se promenant dans le jardin Viger avec un ami, s'arrête devant un banc dont le dossier est brisé.

—Comprenez-vous, s'écrie-t-il, l'obstination que mettent certains malfaiteurs à commettre ces actes de vandalisme. Tous les jours les tribunaux les condamnent pour rupture de bancs... et ils recommencent.

\*\*\*

Dans un salon de la rue Saint-Hubert, on racontait, l'autre soir, que madame X..., veuve depuis six mois d'un riche québécois, se consola en mariant un nègre superbe.

Cette révélation est accueillie par des murmures d'indignation.

—Voyons ! mesdames, un peu d'indulgence ! s'écrie notre confrère E. Z., c'est sans doute sa manière de porter le deuil.

\*\*\*

On demandait à un marin quelle était la côte la plus dangereuse :

—Madame, répondit-il, avec un gracieux sourire, c'est sans nul doute celle qui a servi à fabriquer notre aïeule Eve.

\*\*\*

—Tu as vu le portrait de ce pauvre Alfred R... ?

—Non. Il n'est pas ressemblant ?

—Au contraire ! il l'est trop... le malheureux.

\*\*\*

Entre locataires :

—C'est curieux !... Depuis le 15, on n'a pas revu notre propriétaire !

—L'excellent homme s'est peut-être endormi sur ses loyers !...

\*\*\*

En Cour du Recorder :

Un affreux voyou, pâle et d'une maigreur trans-

parente, vient prendre place dans la boîte des accusés.

Le juge l'interroge, et après lui avoir demandé ses nom et prénom, il ajoute :

—Accusé, avez-vous déjà été condamné ?

—Oui, m'sieu le juge, deux fois... par le médecin.

\*\*\*

Le jeune André, élève de l'école Montcalm, a été puni par son professeur.

—Qu'avais-tu fait ? lui demande son père.

—Je n'avais pas fait mon problème... il était trop difficile.

—Il fallait essayer, au moins.

—Je n'ai pas même pu essayer, tant il était difficile.

\*\*\*

Echo de la saison d'été :

Toto se baigne avec l'auteur de ses jours, lorsque tout à coup il se met à dire :

—Dis donc, papa, je te conseille de boire beaucoup d'eau de mer, car maman disait, hier soir, que ta conversation manquait complètement de sel !

Montréal, 26 mai 1891.

J. Alcide C.

## UN ROMAN CORRIGÉ



I  
La manière dont Charlie raconte sa bataille avec un chien féroce.



II  
Comment les choses se sont passées.

LE CRIME DE VALONNES

I

Le jeune homme resta debout, immobile et muet.

La réponse du vieux Césaire était si catégorique qu'il ne fallait point songer à insister.

—Non, non, tu n'épouseras pas Thérèse, je refuse !

Il refusait. D'un mot et sans regret, il tuait dans le cœur de Jacques toutes les belles illusions, tous les joyeux rêves qui, il y avait un instant encore, chantaient pour lui de si douces choses

Quand le bonhomme le vit si déconcerté et si triste, il s'approcha de lui et lui tapa sur l'épaule.

—Voyons, garçon, voyons, reprit-il, quand je dis que je refuse, c'est une manière de parler...

—Ah !

Thérèse, tu le sais bien, n'a rien en dot, et pas grand'chose à attendre. Sauf cette maisonnette et mon fonds de sabotier, c'est tout ce qui lui reviendra quand je mourrai.

—Eh qu'importe !

—Un moment Malgré qu'elle soit pauvre comme Job, ma fillette a déjà été demandée en mariage.

—Je ne le sais que trop.

—Tu sais aussi qu'elle a refusé ?

—Oui, puisque nous nous aimons.

—C'est très joli de s'aimer, mon fi, mais si tu savais comme c'est laid de mourir de faim !

—Elle ne souffrira point avec moi.

—As-tu des écus ?

—Je suis travailleur ! répondit-il fièrement.

—Eh bien, gagnes-en.

—J'en gagnerai, n'ayez crainte, et vous verrez que Thérèse ne manquera de rien avec moi.

—Ce n'est point ce que je veux dire. Il faut que tu aies un pécule avant que de l'épouser. Je ne donnerai jamais ma petite-fille qu'à celui qui lui apportera du bel argent sonnante.

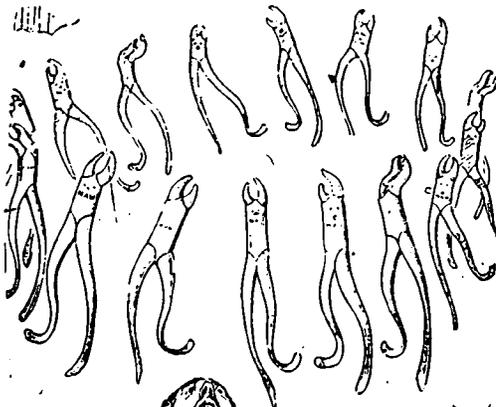
—Mais, insista Jacques, puisque je suis travailleur, rangé et que, vous le savez bien, père Césaire, je ne vais jamais au cabaret...

—Est-ce pour moi que tu dis ça, garçon ?

—Comment pouvez-vous penser... ?

—Suffit ! Si tu n'y vas point, au cabaret, ça

LA DANSE DES DAVIERS



Un mauvais rêve.

RECETTE CONTRE LES VISITES IMPORTUNES



I

Madame Spoute. — Bonté divine ! Voilà cette scie de madame Fourrépartout ! Que faire ?

La tante Colas. — Fie toi à moi... Johnnie, aussitôt qu'elle sera assise, mets-toi à pleurer en disant que tu es malade.

II

Johnnie, (dix minutes plus tard). — Ah ! maman, je suis soufflé !

La tante Colas. — Montre ta gorge, voir... Mon Dieu ! Mais c'est la diphtérie !!!

Madame Fourrépartout. — Tiens ! je passe justement dans la rue du médecin ; je vais vous l'envoyer.

n'est tout de même point un mal que d'y aller... quelquefois ! Un coup de ribote ne tue pas, et puis, tu sais, mon fi, je suis libre.

—Mais je ne vous reproche rien.

—A la bonne heure. Maintenant va-t'en ; la petite peut rentrer d'un moment à l'autre, et je ne veux pas qu'elle te voie là avec des airs de l'autre monde.

Il lui prit la main et le conduisit doucement jusqu'à la porte

—Sans rancune, pas vrai ? ajouta-t-il, tu me referas ta demande plus tard, quand tu seras riche, et ne dis pas que je suis méchant, hein ?

Eh non ! il n'était point méchant, le vieux sabotier, mais entêté en diable.

Je vous demande un peu ! Refuser Thérèse à ce brave garçon de Jacques qui l'adorait et qui, certainement, en eût fait la femme la plus heureuse du village, d'autant plus qu'elle l'aimait de toutes les forces de son cœur vaillant et droit, et qu'elle n'aimerait jamais que lui et qu'elle n'en épouserait point d'autre, lui donnerait-il une pleine brouette d'écus.

Là ! Vous entendez, vieux ? Votre mignonne fillette dont les dix-sept ans et les yeux bleus émerveillés font la conquête de tous les gars de Valonnes, votre mignonne fillette, aussi entêtée que vous, père Césaire, deviendra vieille fille, sans rire, sans chansons, avec l'éternelle vision de son espérance morte devant ses yeux qui n'auront plus de soleil.

Et vous aurez fait là un joli coup, ma foi !

II

Lequel des deux céderait ?

Depuis que Thérèse avait refusé net de penser à un autre époux, le sabotier se désolait en son for intérieur, mais l'idée ne lui venait pas d'accepter Jacques Fillot.

—Nous verrons, pensait-il, comment cela finira ; la petite se fatiguera certainement d'attendre inutilement.

Mais la petite ne se fatiguait pas. Le temps passa, des jeunes gens du pays, et des plus cossus, la demandèrent en mariage et elle haussa les épaules.

—Je ne céderai pas ! répétait Césaire, un ancien comme moi ne doit pas plier devant une jeunesse, et il ferait bon voir qu'elle n'obéisse pas, un jour ou l'autre, à son vieux bonhomme de grand-père.

—C'est justement parce que vous êtes vieux, lui conseilla-t-on un jour, que vous devriez la donner à celui qu'elle aime.

—Par exemple ! Et quel rapport y a-t-il ?

—Sait-on jamais ce qui peut arriver ? Que deviendrait la pauvre enfant si vous veniez à lui manquer ? Allons, camarade, ne repoussez pas Jacques plus longtemps, n'a-t-il pas la seule vraie richesse : la jeunesse, la santé et le courage au travail ?

—Non, répondit-il, la jeunesse passe et la santé se détruit, que deviendraient ils ensuite ?

Quand je vous dis que c'était un vieil entêté ! Thérèse pâlisait et Jacques maigrissait à vue d'œil. Il avait beau se creuser la tête afin de trouver une idée capable de l'enrichir, il n'arrivait qu'à se la rendre vide. Le courage l'abandonnait avec la gaieté ; il n'osait plus espérer et ne savait plus penser.

—Je deviens fou tant j'ai de peine ! soupirait-il.

Et, de fait, ce n'était plus le même homme. Lui, qui autrefois chantait si fort en liant les

Un tête à tête pour l'autre monde



Eponse, à son mari montrant. — Je ne pourrai pas y survivre. Quand j'arriverai moi-même de l'autre bord, seras-tu à la porte céleste pour me recevoir ?

Le mari, d'une voix éteinte. — Oui ; mais, n'emmène pas tes amies.

javelles ou en taillant la vigne, lui qu'on rencontrait chaque soir, quand il rentrait au logis, la tête haute, avec un rire ouvert sur des dents blanches, il parlait à peine maintenant, et courbait l'échine sous le poids d'un chagrin trop lourd pour lui.

Tout le monde donna tort au sabotier, peu à peu on lui fit froide mine et même il y en eut qui s'éloignèrent de lui, tant il est vrai que la jeunesse attire la sympathie.

Eh bien, il ne céda pas ! seulement, pour se consoler de la froideur de plus en plus accentuée qu'on lui témoignait, on le vit aller plus souvent au cabaret.

— Il arrivera malheur ! se dit-on dès lors entre soi.

Celui qui, le premier, émit cette opinion fut, hélas ! un prophète de malheur.

### III

Lorsque, trois mois après, la Saint-Barnabé arriva, le père Césaire revêtit sa belle veste de drap, mit ses galoches neuves et sortit de l'armoire le chapeau *monté* qu'il conservait depuis onze ans et qu'il ne portait qu'aux jours représentant pour lui les deux plus grandes fêtes de l'année : celui de Pâques et celui de Saint-Barnabé.

Je ne sais pourquoi ce saint représentait, dans la commune voisine, la patron des sabotiers, et le bonhomme Césaire présidait, ce jour-là, un fameux repas à l'auberge de Majolles. Il partit dès l'aube, joyeux et guilleret, comme si ses soixante et onze ans ne pesaient pas sur ses vieilles jambes.

Thérèse l'accompagna jusqu'à la grande Croix, au bout du chemin qui longe le bois de chênes, puis elle s'en retourna et alla passer la journée chez une paysanne dont elle devait ravauder les hardes.

Le sabotier rentrerait vers les six heures du tantôt, avec la diligence qui traverse Valomes, et la jeune fille attendit patiemment. Quelques minutes seulement avant son arrivée, elle plia son ouvrage, souhaita le bonsoir à la paysanne et s'en fut à la rencontre du bonhomme ; mais la lourde voiture ne s'arrêta point sur la place, elle continua droit son chemin, sans même ralentir son allure, et Thérèse la regarda disparaître lâbas, dans un flot de poussière que le soleil argentait, suivie par des gamins et par des chiens.

Césaire l'avait sans doute manquée et reviendrait à pied. Ça la contraria ; bien qu'il fût encore solide, elle n'aimait pas lui voir entreprendre de si longues courses et puis... faut-il le dire ? il faisait très chaud, et sur la route de Majolles à Valomes deux cabarets balançaient au vent eurs touffes de genévrier.

Depuis quelque temps elle les redoutait plus

## LA GUERRE DANS LE CAMP ENNEMI



*Léonie, (à sa rivale Lotta).* — Si tu avais été invitée à notre tour de voiture ? Délicieux ! Immense ! Les plus jolis garçons du monde !

*Lotta.* — Que veux-tu ? Je ne regrette rien ; j'ai passé deux heures superbes avec M. Alphonse.

que tout au monde, ces cabarets qui tentaient le vieux. Un coup de ribote ne tue pas, il le disait lui-même, mais à la fin cependant. Et s'il allait s'attarder ? Comment ferait-il ensuite pour revenir chez lui ?

Elle eut un instant la pensée d'aller au-devant de lui, puis elle se ravisa. Il pouvait avoir pris par la sapinière qui raccourcit le chemin, et elle ne le rencontrerait pas. Elle rentra donc chez elle, s'assit sur le seuil de la porte et attendit.

Sept heures, huit heures sonnèrent à l'église, traversant l'air de leurs vibrations sonores, et le sabotier n'était pas rentré. Cependant Thérèse ne désespérait pas encore ; les jours sont longs en juin, et sans doute le bonhomme avait-il préféré attendre la fraîche.

Sa chaise appuyée contre le mur où grimpaient des tiges de glycine, la jeune fille patienta encore et, les yeux fixés au hasard sur les sureaux à verdure pâle qui croissaient contre la maisonnette en face, ses idées rassérénées prirent un autre cours et s'arrêtèrent près de Jacques, le fiancé de son cœur et de ses rêves.

Oh ! mon Dieu ! Que se passe-t-il dans le village ? Quelles sont ces allées et venues ? Pourquoi ces airs effarés sur les visages ordinairement si placides des paysans ? Thérèse en est subitement bouleversée et son cœur bat à coups précipités, comme à l'approche d'un malheur.

Des groupes se forment, des laboureurs attardés qui rentrent au logis s'arrêtent et questionnent :

— Qu'y a-t-il ?

— A quel endroit ?

— Est-ce possible !

Thérèse n'entend que ces fragments de phrases ; elle ne comprend pas et cependant elle est troublée à ne pouvoir plus respirer ; elle se lève, elle va s'approcher d'un groupe et questionner, elle aussi, comme ceux qui arrivent ; mais elle n'a plus la force de marcher, de se tenir debout et tombe comme une masse après avoir fait quelques pas.

Elle ne s'est pas trompée, la pauvre enfant, elle a bien entendu : Le vieux sabotier, le père Césaire, a été assassiné !

### IV

Moins d'une demi-heure après, tout Valomes était sens dessus dessous.

L'horrible nouvelle courait les rues, frappait aux portes, jetait l'épouvante dans les maisons.

Un gamin qui revenait de Majolles avait trouvé le malheureux sabotier gisant dans un fossé, la face ensanglantée.

— On lui a coupé la tête en deux ! disait-il.

On n'en savait pas encore davantage, mais l'alarme était donnée, l'autorité prévenue et, tout à l'heure, on aurait de plus amples renseignements.

Le maire, le garde champêtre et les gens du pays, sauf quelques femmes qui restèrent pour coucher, soigner et consoler Thérèse, se rendirent en masse sur le lieu du crime.

Jacques Filloz avait fait promptement seller le cheval du fermier chez lequel il servait et venait de partir à la recherche du médecin, appelé dans un hameau voisin. Coûte que coûte, il le ramènerait. Qui sait ? Peut-être restait-il un souffle de vie dans la poitrine de Césaire.

Maintenant, la nuit arrive calme, reposée, toute bleue et, dans l'air attiédi, des sphinx voltigent et bourdonnent. Des étoiles étincellent au ciel, des vers luisants brillent dans l'herbe et, sous les rayons de la lune, la route, les arbres, les fleurs endormies semblent enveloppés d'une voile d'opale.

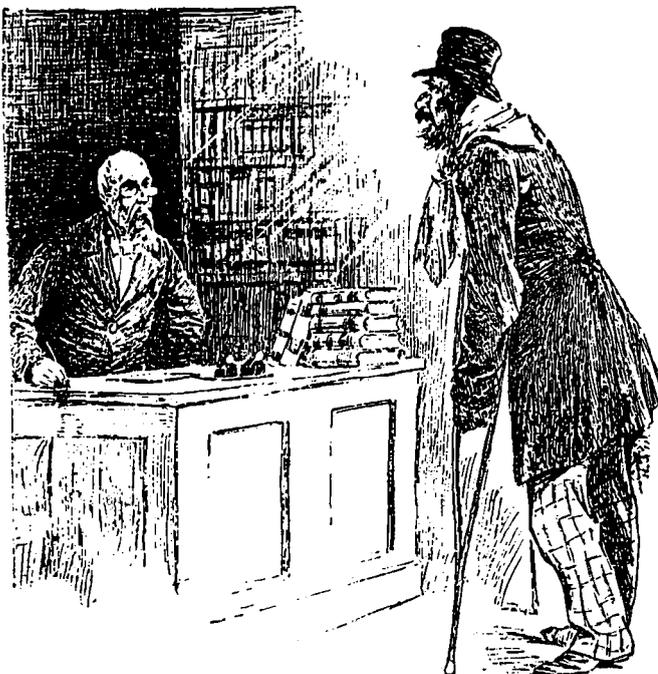
La poésie, le charme de cette heure alanguie contrastent singulièrement avec l'exaltation des paysans, qui font de grands gestes, parlent très haut, et effarouchent les oiseaux dans leurs nids.

Tout à coup, ils se taisent et s'arrêtent.

L'enfant qui conduisait le maire, le garde et toute la troupe, désignait du doigt le cadavre couché dans le fossé.

Un cri d'horreur s'échappa des poitrines, les têtes se découvrirent, et devant ce corps inerte, couvert de boue et de sang, M. le maire se met en devoir de verbaliser en attendant l'arrivée de Jacques et du médecin.

## UNE PROPOSITION ALLÉCHANTE



*Gorgésche.* — Les médecins disent que je n'en ai pas pour trois mois de vie. Ne pourriez-vous pas m'avancer trente sous sur ma police d'assurance ?

## LES DANGERS DE LA SIMILITUDE



*Patrick.* — Tu manques à tous tes devoirs de mère, Brigitte. Laisser cet enfant sur le trottoir quand tu sais que la police empoisonne, de ce temps-ci, tous les chiens sans médaille !

PRECAUTIONS DISCUTABLES



Jeune maîtresse de maison à son invité.— Ces vins qu'on achète, on n'est jamais sûr comment ça été fait. Celui-ci, je vous le garantis. C'est du raisin de mon jardin, pressé par moi-même.

V

Verbalise-t-il ou bien fait-il un discours, M. le maire ?

Son chagrin et son éloquence l'entraînent au delà des formules consacrées. Il maudit l'assassin, pleure le mort, vante ses qualités et constate l'horrible blessure par laquelle l'âme s'est envolée. Le visage de Césaire, ses vêtements, son linge sont inondés de sang coagulé.

Pendant que M. le maire parle et que le garde écrit sous sa dictée, éclairé par la lanterne qu'un paysan tient élevée au-dessus de l'arbre contre lequel il s'appuie, les feuilles frissonnent sous le vent plus léger, un grillon chante par là dans quelque racine creuse, et, dans le bois voisin, un rossignol, peu soucieux de ce qui se passe à ses côtés, égrène ses notes perlées.

Soudain, on se pousse, on se bouscule, on s'écarte. Le médecin, pressé par Jacques, arrive au grand galop de son cheval.

Enfin !

Il n'a peur de rien, celui-là ! Il est habitué à toutes les blessures, la vue du sang ne le repousse pas ; c'est un bon et brave médecin qui donne ses soins avec le même dévouement au plus pauvre comme au plus riche.

Il descend dans le fossé, passe doucement son bras sous la tête lourde du mort et, comme il n'y voit pas assez, se fait passer la lanterne du garde champêtre.

— Oh ! le pauvre vieux ! murmure-t-il, tandis qu'un paysan s'agenouille pour lui tendre une lumière vacillante.

A peine l'a-t-il approchée du visage du trépassé, qu'il se relève brusquement et pousse un cri.

Le sabotier vient de se dresser debout, effaré, les yeux hagards, sa face ensanglantée est horrible à voir, instinctivement, on se recule devant lui, tandis que, ahuri de se trouver au milieu de ce rassemblement, il s'écrie en regardant ses mains rouges :

— Qui donc m'a arrangé de la sorte ? Où suis-je et pourquoi tout ce monde ?

Le médecin, le maire, les paysans se curent le jouet d'une hallucination contre laquelle se débattait en vain leur esprit ; seul Jacques Fillot eut assez de sang-froid pour s'approcher du sabotier, le regarder en face et lui demander où il souffrait.

— Où je souffre ? répéta le vieux en riant d'un bon rire franc qui devait rassurer sur son compte ; te fiches-tu de moi, mon fils, un coup de ribote ne tue pas, je te l'ai toujours dit...

— Mais vos mains, votre visage sont...

— Ah ! par exemple, je ne sais d'où ça sort !

Il prit dans la poche de sa veste son grand mouchoir à carreaux, essuya son front, ses mains et vit que ce que les autres, sous l'empire de la frayeur et de la nuit, avaient pris pour du sang, était simplement du beau vermillon qu'un farceur quelconque n'avait point épargné.

VI

Après avoir failli mourir de chagrin, Thérèse

faillit mourir de joie, et le grand-père se désespéra au chevet de sa petite-fille que le délire ne quittait pas.

Que faire, qu'imaginer pour sauver cette enfant dont les mains blanches et amaigries repoussaient tous les remèdes du médecin ?

Un coup de ribote n'a pas tué le sabotier, c'est la petite qu'il tue !

Si, le jour de la Saint-Barnabé, le père Césaire n'avait pas stationné au cabaret et trop bu de ce vin clair qui fait tourner la tête, il ne se serait point endormi, lassé et engourdi sur l'herbe molle de la route.

Il n'aurait point glissé au fond du fossé, et le petit peintre Laurent Malavis, qui revenait seul de Majolles, où son patron remettait à neuf la boutique du perruquier, n'aurait point eu l'idée folichonne de finir son vermillon sur la figure du dormeur.

Avait-il reçu une assez fameuse

correction, le pauvre gars, pour sa mauvaise farce qui amena tout le village et déranga le médecin et les autorités. Il méritait bien le châtiement ; un moutard de quinze ans s'être ainsi moqué d'un ancien comme Césaire. Eh bien, l'ancien ne lui en voulait pas ; puisqu'il ne savait pas garder le respect de lui-même, comment pouvait-il l'inspirer aux autres ? S'être encore grisé à son âge.

Thérèse est bien malade, Thérèse va mourir !

Entre les rideaux de l'alcôve son visage apparaît, blanc comme les draps, ses yeux sont clos, elle ne bouge pas et ses cheveux fins et dorés produisent l'effet d'un rayon de soleil qui nimberait son front.

Oh ! la pauvre petite ! Elle ne voit plus, mais peut-être bien qu'elle entend encore ? Alors le grand père, qui ne sait plus que devenir en face de cette immobilité et qui sent l'éternel sommeil de ces paupières closes, cherche quelles paroles douces pourront la bercer, comme autrefois, à l'âge insouciant de l'enfance, le faisaient les chansons maternelles. Et il la prie, la supplie d'avoir pitié de lui, de ne pas l'abandonner.

— Reste encore, Thérèse, ma mignonne ! Que veux-tu que je fasse, dis, pour te retenir ? Les anges là-haut, dans le ciel où tu veux aller, auront moins de plaisir à te recevoir que moi de

UN OUVRAGE A SUCCÈS



Écrivain, en furie.— Qu'est devenu le manuscrit que j'avais laissé sur cette table ?

Susanne.— Je n'ai pas vu de manuscrit, monsieur. Il n'y avait que des feuilles de barbier barbouillé. Je me suis fait des frisettes avec.

peine à te voir partir. Reste ! je ne me... griserai plus, je te le jure ! Et je t'obéirai... Il y a plus de raison dans la tête blonde que sous ma tignasse blanche... Reste ! Que deviendrai-je sans toi ? Ah ! fou que j'étais, en te refusant Jacques ! Je t'ai chagrinée, je t'ai fait du mal, et maintenant, voilà, tu te venges ! Mais si tu voulais vivre... eh bien, pour te récompenser, je te le donnerais. Il ne va jamais au cabaret, lui... il ne te ferait pas souffrir comme moi.

Il s'interrompt.

Quelqu'un venait d'ouvrir la porte et il se retourna. C'était Jacques.

— C'est fini, lui dit-il, elle ne m'entend même pas ! Entre, mon garçon, et prends-lui la main, je te le permets.

Il obéit et, désespéré, s'agenouilla près du lit pour embrasser la main froide posée sur la couverture.

— Ça n'est pas fini, père Césaire s'écria-t-il ; que disiez-vous donc ? sa main a tressailli et, voyez, elle ouvre les yeux.

— C'est vrai... c'est vrai. Ah ! mon Jacques, si seulement nous pouvions lui faire prendre la dernière drogue du médecin. Il y comptait pour la relever un peu, mais je n'ai jamais pu le lui faire comprendre.

— Essayons, vieux père.

Ils essayèrent et réussirent.

— Si je la sauve, vrai comme je le dis, mon fils, affirma le sabotier, elle sera tienne, je te dois bien ce dédommagement.

VII

Les cloches sonnent à toute volée.

Il y a du soleil dans le ciel, de la joie dans les yeux. Les cloches sonnent à toute volée.

Elles s'en vont dire à qui veut les entendre que Thérèse épouse son amoureux. Il n'a point d'écus, son amoureux, mais il est travailleur, rangé et ne va jamais au cabaret.

Les cloches sonnent à toute volée, puis graduellement, elles deviennent moins bruyantes, leurs vibrations traversent l'air une dernière fois et se perdent dans l'horizon infini.

Et tandis que le jeune couple monte les quelques marches de l'église entre une double haie de curieux, tandis que ce vieil ivrogne de père Césaire pense, à part lui, aux bonnes rasades de vin que, pour fois encore, il va boire tout à l'heure, les cloches dans leur clocher encapuchonné de rayons, lassées d'avoir parlé aux autres, se disent tout bas entre elles que... tout est bien qui finit bien.

JEAN BARANCY.

ERREUR QUELQUE PART

M. Parvum.— C'est un anglais, je crois, qui a appelé Boston l'Athènes de l'Amérique ?

M. Grosel.— Vous vous trompez, monsieur, ce sont les Grecs qui ont appelé Athènes le Boston de la Grèce.

INSÉPARABLES



Smith.— Dis-moi ; qu'est-ce qu'il est plus facile de supporter : des revers domestiques ou des revers financiers ?

Jones.— Domestiques, mon cher, domestiques.

Smith.— Tu me surprends. Comment cela ?

Jones.— Tu peux avoir des troubles domestiques tout seuls. Mais si tu as des tracassés pécuniaires, tu es sûr d'avoir les difficultés du ménage avec.

A LA RECHERCHE DU VRAI.

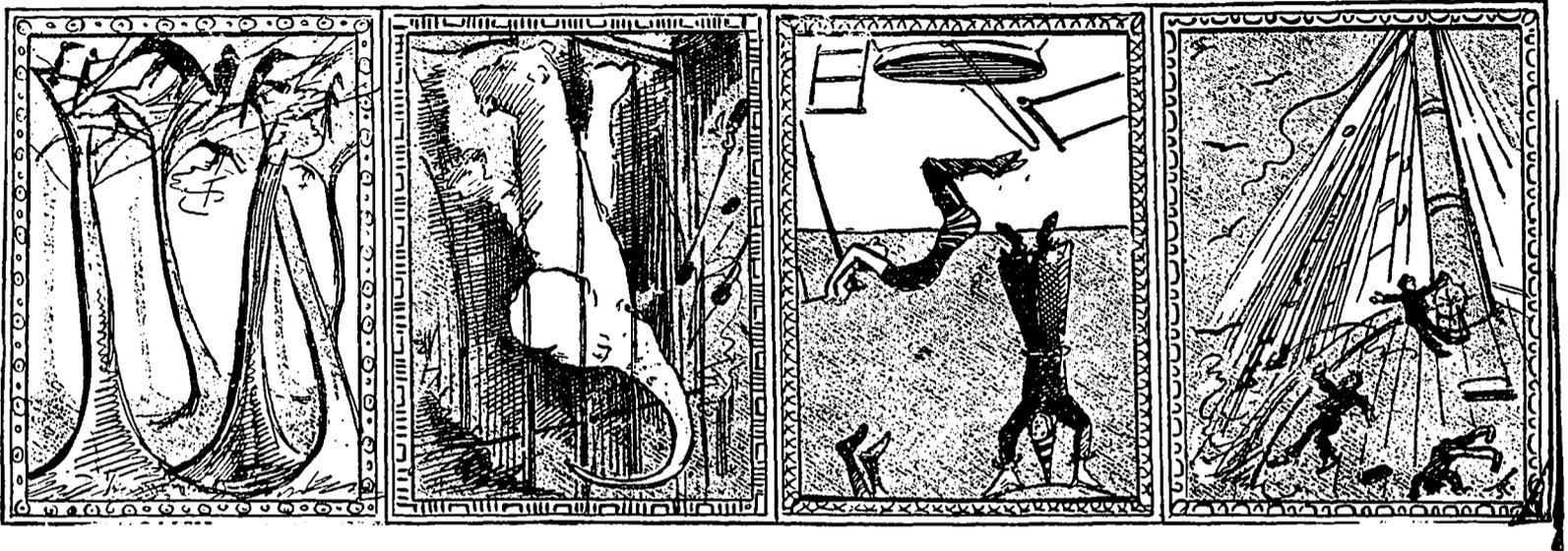
QUEL EST LE VÉRITABLE SENS DE CES TABLEAUX ?

Sous les grands arbres

L'horreur du crime à la mémoire

Le spectacle d'un mortifère

L'explosion de mine



La forêt haute.

Le tigre dans les jungles.

Au cirque.

Le roulis de la mer.

UNE CAUSE DE RETARD

Dans un coupé de seconde classe à l'express se trouvent face à face deux messieurs seuls, deux amis.

En route, le garde-convoi se présente et demande les coupons. A cette occasion, il remarque qu'à côté des deux voyageurs, une malle d'assez grandes dimensions est placée sur la banquette.

— Veuillez ôter cette malle de la banquette, dit le garde au gros monsieur voisin de la malle. Celui-ci fait semblant de ne pas entendre.

— Ne comprenez vous pas, monsieur ?

Veuillez ôter cette malle de la banquette, répète le garde en regardant sévèrement le gros monsieur.

— Je vous prie de me laisser tranquille, répond d'un ton dédaigneux le voyageur.

— Monsieur ! s'écrie tout en colère le garde en entrant dans le coupé, je vous le demande pour la dernière fois, voulez-vous ôter la malle de la banquette ?

Alors le gros voyageur se lève, rouge comme un coquelicot.

— Non, vous dis-je, et si vous ne me laissez pas tranquille, je porterai plainte contre vous à la direction.

— Eh bien ! nous verrons cela, dit le garde qui s'en allait. Je vous en promets de belles.

A la prochaine station, où le règlement ne permet qu'un arrêt de trois minutes, le garde s'élançe vers le chef de gare et lui expose les faits.

Les deux hommes se dirigent ensemble vers le coupé des deux voyageurs, et le garde désigne au

chef le gros monsieur ainsi que la malle qui se trouve sur la banquette.

— Veuillez ôter la malle de la banquette, monsieur ? demanda à son tour le chef.

— J'ai déjà dit au garde que je n'en ferai rien, est la réponse stupéfiante du voyageur

— Alors, vous descendrez ici, monsieur : vous ne continuerez pas votre voyage.

— Jamais de la vie, monsieur.

Ce colloque, les éclats de la voix, les mines stupéfaites ou irritées du chef et des employés qui l'entouraient, avaient attiré devant le coupé, en quelques instants, tout le public qui se trouvait sur le perron de la gare.

— Descendez, monsieur, ordonna d'une voix brève et sèche le chef de la station ; vous aurez un procès-verbal.

— Je ne descends pas et je prends tout ce monde-là comme témoin de l'affront que vous me faites.

A ce moment, survint le chef-garde du train.

— Nous avons déjà sept minutes de retard, monsieur, dit-il au chef de gare. Puis s'adressant au voyageur récalcitrant :

— Mais, monsieur, pourquoi faites-vous donc cet embarras pour votre malheureuse malle ? Nous manquerons la correspondance.

— Mais que me regarde donc cette malle ? éclata alors le voyageur.

— Comment ! Elle ne vous appartient pas ? demanda surpris le chef-garde, pendant que les figures du chef de station et des employés s'allongeaient démesurément.

— Jamais de la vie.

— Alors elle serait à vous, monsieur ? intervint le chef de station s'adressant au compagnon du gros monsieur.

— Oui, monsieur le chef.

A cette réponse dite d'un ton de naïveté tout enfantine et avec un sourire aimable, la foule toujours grossissante devant le wagon éclata en un tonnerre de rires.

— Pourquoi n'avez-vous pas dit cela plus tôt ? cria le chef.

— Personne ne m'a rien demandé, monsieur.

Nouveau rire homérique devant lequel le chef de gare sentait s'évanouir son autorité.

— Alors, ôtez la malle de la banquette, monsieur.

— Avec plaisir, monsieur. Et ce fut vite fait.

— Quinze minutes de retard ! gémissait le chef-garde, quand le chef de station donna le signal du départ.

PÈRE BOOM.

CIRCONSTANCES ATTÉNUANTES

Le juge. — Prisonnier, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense !

Prisonnier. — Ceci, Votre Honneur : j'admets avoir tué l'individu, mais nous jouions au whist, il était mon partenaire, et il a coupé mon as en dernier.

Le juge. — Très bien ; le juré rendra un verdict d'homicide justifiable.

TROP TIRER... CUIT



I —Tiens, se dit Tommie, voilà un cigare qui s'ennuie.

II —Rien qu'une touche.

III Mais le rusé père Ludolphe s'avisait de changer le bout de son Crème de la Crème.

IV Et quand Tommie voulait en tirer une autre...

V ...une douloureuse surprise lui causa quelques émotions.

## LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

## CHAPITRE XI

(Suite)

Le lourd balancier s'en allait d'un mouvement grave, régulier, qui semblait couper et mesurer l'existence. Il se balançait, impassible, sans pitié, ne s'attardant jamais aux heures joyeuses ; jamais, non plus, ne se pressant aux heures de l'angoisse ; puis le timbre sonnait, disant qu'une fraction de la vie venait d'entrer dans l'éternité.

En ce moment, il frappait dix coups, et Noël Richebrae, le visage empreint d'une tristesse infinie, les paupières lourdes, dirigea son regard éteint sur le cadre doré.

Il eut un pâle sourire à la vue de l'heure envolée ; puis, baissant la tête, il attendait avec impatience la fuite de l'heure suivante.

Pauvre nabad ! L'ennui le dévorait, la maladie l'accablait. Depuis deux ans, lui, homme actif, vivait de son lit à un grand fauteuil rembourré de coussins, et lorsqu'il s'efforçait de rappeler ses souvenirs, sa mémoire lui était parfois infidèle. Lorsqu'il essayait de compter ses rouleaux d'or, tant aimés naguère, sa main tremblait, et, brusquement, pris d'impatience, presque de colère, l'infirme rejetait au loin ces pièces de métal, qui ne pouvaient lui rendre ni la santé, ni la jeunesse, ni son petit fils.

Devant lui les pelouses du parc s'émailaient de fleurs. Le printemps envoyait à la terre ses premiers sourires, les tamarix étaient roses, les primevères sauvages poussaient dans l'herbe, les iris se dressaient le long du ruisseau. Partout il semblait qu'on entendit sourdre et germer la vie.

— Oh ! le soleil, balbutiait l'infirme, ne me donnera-t-il pas une petite part de sa bienfaisante chaleur... Quel éclat de rayons il jette sur les pins !

Non, rien. Le soleil n'arrivait plus sur cette pente de la colline, où la vieillesse avait conduit Richebrae. Le nabad demeurait accablé, épuisé, lassé ; il descendait la côte. La vie, peu à peu, se retirait, comme à marée basse se retire chaque vague, laissant la plage désolée : un désert de sable.

Au loin, les mouettes volaient gaies et libres dans l'espace infini, et le merle jetait dans le silence sa note toujours la même, bizarre et moqueuse.

— Ironie du sort ! grinça le vieillard avec un geste violent, qui fit tomber à terre la chaude couverture dont il était enveloppé.

Ses reins étaient noués ; il ne put la relever. Alors, trois fois, coup sur coup, il fit résonner le timbre placé à côté de sa main. Les appels se précipitaient pleins de violente colère.

Pauvre nabad !... à quoi donc lui servait son opulente fortune et cette alliance des Trémour du Roscoat dont il avait été si fier ? Que n'eût-il sacrifié pour un coup d'aile donné en liberté !

Sa maladie datait du départ de Gaston.

Un matin, le jeune homme était entré dans la chambre de son aïeul, humble et soumis en apparence ; doucement il s'était agenouillé devant le vieillard, doucement il lui avait pris la main.

— J'ai beaucoup réfléchi, mon père, je voudrais vous obéir ; et, depuis une semaine, j'essaie de commander à mon cœur... Impossible... Aussi je viens vous supplier d'écrire à Mlle Hermel, vous supplier de lui

faire comprendre que sa mère sera affeueusement accueillie au Roscoat.

Et comme l'aïeul, les lèvres serrées, le regard étincelant, disait :

— Non, non, jamais, tant que je vivrai, Mme Hermel ne sera admise au Roscoat... La mettre de pair avec la marquise ?... Vous êtes fou, Gaston.

— Grand-père, vous voulez donc me condamner à l'isolement à vivre sans amour... Grand père, je vous en prie ; je vous en conjure !...

— Non, non, jamais.

Et Gaston, d'une voix qui devenait vibrante :

— Allons, la chose est décidée : vous ne voulez pas ? Ce sera l'adieu entre nous. Non, je n'agirai pas contre votre volonté ; mais je m'exilerai... j'irai loin... loin de vous... loin d'elle.

— Eh bien, allez où il vous plaira... partez, puisque vous préférez à mon long dévouement, à ma tendre affection, l'amour d'une étrangère.

Cela fut dit sourdement, d'une voix où grondait la colère, et l'aïeul et le petit-fils, tous deux levés, restèrent droits l'un devant l'autre, immobiles et très pâles.

Gaston s'inclina enfin, puis d'un accent soudainement radouci :

— Mon père, je vous en supplie, prenez pitié de moi.

Il appuyait ses lèvres sur la main du vieillard. Sous la pression de ce baiser, le nabad s'émut, il allait s'écrier : Reste ! reste ! mais son orgueil et son indomptable entêtement l'emportèrent sur sa tendresse.

— Prends-tu souci de mon chagrin grinçait-il ? Pourquoi aurais-je pitié de toi ?

— Alors, c'est irrévocable, grand-père fit le jeune homme, d'une voix qui tremblait.

— Irrévocable ; n'en parlons plus.

Un feu sombre s'alluma dans les yeux du marquis.

— Adieu donc, dit-il, adieu pour toujours !

Et il sortit, cachant son visage dans ses mains crispées.

— Sombre et farouche, Noël de Richebrae regardait son petit-fils s'éloigner précipitamment à travers le parc. Il disparut bientôt sous les cèdres, pour reparaitre un peu plus loin.

Et la tendresse de l'aïeul criait désespérément : Reste ! reste ! je le veux maintenant. Je consens à ton désir. Mais les lèvres demeurèrent muettes : l'orgueil immolait la tendresse.

Gaston continuait sa course à travers le parc. Une pensée unique occupait son esprit : partir. Oh ! partir ! s'exiler ! ne plus voir le Roscoat où il avait rêvé de vivre près de Germaine ! Abandonner son pays, où tout maintenant, pour lui, serait douleur. Il lui fallait la fatigue, et l'imprévue des longs voyages, leurs dangers.

Il n'oublierait jamais Mlle Hermel, mais tant que la volonté de son grand-père s'opposerait à la réalisation de son projet le plus cher, il ne pouvait vivre dans l'inaction, vivre au Roscoat surtout, vivre en face de ce vieillard implacable, ne possédant plus qu'une seule faculté : celle du calcul ; de ce calcul prudent, qui, froidement, prétendait dominer, enserrer, éteindre, étouffer toute générosité. Ah ! non, non certes, il ne se laisserait pas dompter. Il serait constant dans ses promesses, fidèle à sa parole... Mais quand donc pourrait-il encore revoir Germaine... Germaine sa fiancée pour toujours ?

Gaston marchait fiévreusement, tout à ses pensées, lorsque, soudain, au détour d'une allée, il rencontra Mme de Trémour. Dans un rapide mouvement, elle lui tendit les

bras ; et lui s'y jeta, et se serra contre le cœur maternel.

Le nabad, qui, de sa fenêtre, suivait du regard les derniers pas de son enfant, vit le geste désolé de la marquise, son doux et bon visage empreint de pitié, de tristesse ; puis, avec de consolantes paroles, elle quitta son fils.

Peu après, celui-ci entra dans l'écurie, rapidement y faisait sceller son cheval, et s'enlevait sur l'étrier. La cour d'honneur fut vite franchie, la grille du manoir gémit sur ses gonds, et ce frémissement du fer pénétra dans le cœur de Noël Richebrae. Sa face devint violette ; dans sa poitrine il y eut comme le soulèvement avorté d'un sanglot.

Le cheval galoppait au pied des dunes, enlevant un nuage de sable : la silhouette du jeune enseigne se dessinait élégante sur le ciel bleu ; la mer lui chantait un adieu plein de tristesse ; et lui, pris de désespoir, émergeait, émergeait de sa cravache les flanes de son azélan.

Et encore je sais quelle voix criait chez le nabad :

— Rappelle-le... rappelle-le... c'est ta vie, c'est ton bonheur que tu laisses fuir... Triomphe de ton orgueil stupide... Allons, Richebrae, sois père ; vois comme ton cœur tressaille... comme il s'émeut !

Non, toujours l'orgueil, toujours les lèvres serrées.

Puis, soudain, les oreilles du vieillard bourdonnèrent, ses yeux injectés exprimèrent l'angoisse dans l'interrogation d'un inconnu terrible. Il voulait crier, mais sa voix demeurait oppressée : le sang lui martelait les tempes ; ses jambes chancelaient ; et quand Gaston eut à jamais tourné la dune, le nabad sentit un violent éblouissement, avança les deux mains, ainsi que le naufragé qui se noie, et tomba lourdement sur la tapis.

À l'heure suivante, la marquise et Lucie étaient établis à son chevet. Cette attaque d'apoplexie, quoique violente, ne menaçait aucunement la vie de Noël Richebrae, mais toutes ses facultés demeuraient engourdies.

Il était là, étendu sur son grand lit Louis XIII, les yeux vitrés, sous les paupières à demi soulevées. Un rictus donnait une expression à ses lèvres bleues, et tandis qu'une de ses mains pendait inerte, l'autre, dans une agitation incessante, repoussait la légère couverture qui l'enveloppait ou bien se portait sur le front, comme pour montrer que le mal était là.

Pâle et grave, la marquise regardait le malade.

— Voilà donc le résultat d'un orgueil insensé, murmurait-elle... Lui, infirme pour toujours, peut-être. Et Gaston, notre pauvre Gaston si malheureux !... une vie brisée !

Cependant, elle refoulait toutes ses pensées amères, et, sans exclamations violentes, pleine de clairvoyance, elle prodiguait au vieillard les soins les plus intelligents.

Lorsque le médecin arriva, il put dire :

— Je n'aurais su mieux faire.

Se penchant alors sur la poitrine de M. Richebrae, dans laquelle une respiration balbutante sifflait douloureusement, il écouta longuement et soigneusement :

— Quelque trouble au cœur... état grave... néanmoins nous le sauverons : mais évitez avec soin toute émotion.

— Même le retour de son petit-fils ? interrogea anxieusement la marquise.

— Oui, cela plus que tout autre chose. Une commotion vive, joie ou peine, pourrait produire une nouvelle congestion. D'ailleurs le malade ne reconnaîtrait pas M. de Trémour... Attendez son désir.

La journée s'écoula péniblement ; puis,

vers le soir, les traits du paralytique se détendirent : il soupira faiblement, se souleva avec peine sur le côté. C'était la fin de la crise ; les facultés cérébrales commençaient à renaître.

—Voulez-vous quelque chose ? demanda Mme de Trémour, tandis que Luco, les yeux sur ceux de son maître, cherchait à lire ses plus intimes pensées.

D'un regard vague, le malade fixait, l'un après l'autre, chacun des objets de la chambre, comme pour les interroger ; et, sa main valide jointe sur sa main inerte, car désormais toutes les manifestations de cet homme mort, terrassé par le mal, devaient conserver quelque chose d'enfantin, il demanda en articulaut avec une peine inouïe chacune des syllabes :

—Gaston est donc parti ?...

—Ne l'avez-vous pas voulu ? répondit tristement la marquise.

Puis, voyant que ses paroles impressionnait douloureusement l'infirmes :

—Mais il est encore près du Roscoat, reprit-elle, dites un mot et il reviendra... dites.

Un pli se creusa sur le front du nabad, ses sourcils se contractèrent durement, et il se mit à balbutier des phrases sans suite dans lesquelles on distinguait parfois :

—Non, non, il s'est révolté !... Il est d'airain... moi je serai de fer... Aller ainsi contre mes ordres... m'imposer sa volonté... à moi, son aïeul... Non... non, mais non !

La maladie n'avait pas vaincu le terrible entêtement.

Au bout de quelques semaines, cependant, le mal céda sous l'action des remèdes, mais du nabad vigoureux des anciens jours, il ne resta que l'ombre.

Comme nous l'avons vu, M. Richebrac passait tristement ses dernières années, sans mouvement, sans liberté, dépendant d'autrui. Dans son esprit aigri, toujours des souvenirs, toujours des regrets, toujours une révolte incessante, amère, inutile, contre les événements accomplis. Il était vraiment à plaindre, ce vieillard qui ne touchait au présent que par la souffrance.

Le cœur seul avait survécu à la caducité du corps ; le cœur aimait encore ; mais il aimait sans intelligence, avec amertume et jalousie.

Dès qu'il se trouvait dans la solitude, Noël Richebrac appuyait violemment ses lèvres sur le portrait de son petit-fils, et dès que la marquise de Trémour lui parlait de rappel, de miséricorde, dès qu'elle lui décrivait la souffrance de Gaston :

—Trêve sur ce sujet, disait-il sèchement.

Et il devenait aussi rigide que les chevaliers bardés de fer, dont les cadres séculaires ornaient la galerie du château. On eût dit vraiment que Richebrac rougissait de ses larmes, et, si amères qu'elles fussent, il les dévorait.

Une autre femme que la marquise eût pu s'agrir de ces injustices. Elle n'en voulut voir que le côté douloureux ; et, suivant l'impulsion de son infinie pitié, elle résolut de consoler l'infirmes, de le calmer, de le reconcilier avec Gaston, le pauvre exilé.

Et, peu à peu, devant cette inaltérable bonté de Mme de Trémour, devant sa patience, devant ses attentions délicates, Noël Richebrac devint moins acerbes, moins violent.

Puis encore, quand on approche du terme, on se prend à réfléchir. Si la vieillesse rend la vue moins perçante aux choses extérieures, et l'oreille moins fines aux bruits de la terre, c'est pour que l'infirmes se recueille, c'est pour qu'il puisse évaluer à leur poids tous les biens terrestres.

Du soir au matin, le nabad faisait la balance : d'un côté la richesse ; de l'autre les vertus de Germaine, le bonheur de Gaston.

Graduellement, ainsi, s'éteignaient ses préjugés. Cependant la conversion n'était pas encore complète. Elle ne s'accomplissait que lentement, jour par jour, pour ainsi dire.

Ce matin-là, Richebrac, plus nerveux encore que de coutume, multipliait les appels du timbre.

Luco ne tarda pas à paraître.

—Je me sens faible, fit le vieillard.

Sur un guéridon, roulé près du fauteuil, le serviteur plaça un chaud-froid de volaille, et un flacon de Bordeaux ; mais, à peine l'infirmes eut-il trempé les lèvres dans le breuvage fortifiant, et goûté au mets délicat :

—Ce vin me déplaît : cette volaille est détestable... Emportez-les... Hélas ! l'appétit me manque, Luco, l'appétit me manque !

Et il songeait au temps où, n'ayant d'autre fortune que l'espérance, il mangeait à belles dents blanches le pain bis de sa jeunesse.

Il était heureux alors... heureux sans fortune !

—Monsieur voudrait-il faire sa petite partie de piquet ? insinua Luco : bien volontiers ; madame la marquise lui servirait de partenaire ; cela occuperait les loisirs de Monsieur.

Le nabad leva désespérément les épaules.

—Ce serait la douzième partie depuis hier. Ah fit-il lentement, d'une voix embarrassée, coupant ses phrases, ah ! mon pauvre Luco, qu'on est malheureux quand il faut se distraire toujours... Te rappelles-tu le temps où nous travaillions si vaillamment, si ardemment, si rudement ? C'était le bon temps alors. Quelle joie le travail mettait dans nos membres !

Et le nabad songeait, avec un regret poignant, à l'époque où, jeune où pauvre, il voyageait d'un continent à l'autre, soutenu par le désir, plus heureux cent fois des millions en espérance, que jamais il ne l'avait été des millions acquis.

Mais alors, on peut être heureux... heureux sans fortune !

—Eh bien, reprit Luco, voulant vaincre, à tout prix, l'état morose de son maître, zé vais vous lire un petite article du journal. Tenez voilà le *Figaro*, voilà le *Gaulois*, le *Moniteur*, l'*Ouvrier*...

Il montrait, en tas, des revues, des journaux, jamais ouverts, ou, s'ils étaient feuilletés, à peine effleurés d'un rapide regard.

—Non, non, Luco, fit avec découragement le vieillard, pas de lecture, cela me fatigue. Ces journaux sont toujours les mêmes... Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ; tout se ressemble. Un homme monte à la tribune ; il est acclamé, il est réputé, il est sénateur, il est ministre... Et, le jour suivant, plus rien de ces anciennes figures. Quis j'en ai vu sombrer dans le fleuve Oubli, de ces vieux grands hommes, de ces vieux dignitaires, de ces vieux généraux ! Un moment, je l'avoue, j'ai aimé la gloire, les titres ; mais tout cela n'est rien, vois-tu, rien... Seigneur ! que mon pauvre corps est souffrant !...

—Et il serait bon, n'est-ce pas, mon ser maître, de vous appuyer sur une robuste épaule, sur l'épaule de votre petit-fils. Ah ! que vous avez raison, il n'y a rien, rien que l'amour en ce monde. Zé l'ai toujours dit. Et l'amour d'un grand-père pour son petit-fils, c'est si toussant, c'est si doux !

—Tais-toi, tais-toi ! fit le nabad furieux d'être ainsi deviné, et trouvant une soudaine énergie dans son vieil orgueil ; tais-toi, Luco !

Devant cette virulente défense, l'Italien

jugea le silence chose prudente. Il serra, dans une armoire de chêne finement sculptée, le flacon de vieux Bordeaux, enveloppa de nouveau l'infirmes de ses chaudes couvertures, et roula le fauteuil sur la terrasse.

Dans ce jour de printemps, l'air était tiède, parfumé de fleurs nouvelles ; et, au loin, le merle semblait toujours narguer, de sa note moqueuse, la faiblesse du vieillard.

—Faut-il que zé ramasse aussi le *Moniteur* ? fit Luco en repliant avec soin les journaux délaignés ; il parle de l'arrivée à Toulon du navire de notre zeune marquis... Monsieur Gaston est en France... Pensez donc, en France ! Et dire qu'il ne viendra pas au Roscoat, après cette longue absence de deux années !...

—Emporte ces gazettes, ordonna le nabad d'une voix tonnante.

L'Italien rusé inclina devant ce commandement impérieux ; puis, d'un air impassible, il prit, en tas, tous les journaux, feignant d'oublier sur le guéridon, le *Moniteur*, où était relatée l'arrivée de l'*Alma*. Alors il quitta son maître.

Dès qu'il fut seul, M. Richebrac jeta sur l'horizon un regard circulaire. Assuré maintenant d'être à l'abri de tout œil indiscret, de sa main tremblante il saisit la feuille, la déplaça avec peine, et chercha l'article indiqué. Dans ses yeux, si ternes à la minute précédente, s'allumait un rayon.

—Le brave enfant ! murmurait-il, le brave enfant !... je savais bien qu'il avait au cœur le courage de tous ceux de sa race.

Puis, devenant très pâle :

—Oh ! l'imprudent !... Exposer ainsi sa vie !...

Toutes ces exclamations, il les lançait entre chaque paragraphe, qu'il dévorait à la hâte, aussi avide de tout savoir, qu'il était, un instant auparavant, prétendait-il, désireux de tout ignorer.

Cet article relatait le courage des marins de l'*Alma* devant Sfax, le siège de la ville tunisienne, l'entrée des matelots à la baïonnette. Gaston les conduisait, toujours en avant, toujours au danger. Puis, dans une charge furieuse, une balle indigène l'avait abattu sur la poussière. Il faisait signe à ses hommes de poursuivre l'ennemi, de l'abandonner, mais un jeune médecin était là.

Marc de Réchan s'était penché sur son ami, l'avait placé sur son épaule, puis, calme sans s'émouvoir du sifflement des balles, des cris féroces s'échappant des gosiers arabes, il avait porté son blessé loin de la bataille, dans l'une de ces maisons de paix où l'on pense où l'on guérit.

Maintenant, faible encore, mais sa blessure cicatrisée, Gaston était de retour en France. Sous peu de jours, sans aucun doute il gagnerait Paris ; car, la veille, Mme de Trémour, contrairement à toutes ses habitudes sédentaires, avait émis le désir de visiter la capitale, de se rendre au Salon, qui bientôt allait s'ouvrir.

—Admirer les tableaux ! Juger les peintres ! murmurait Noël Richebrac en branlant la tête ; non, bien sûr, mais revoir son petit-fils... Sans cesse ils s'écrivent... Elle est heureuse, bien heureuse !

Il songeait, le front penché, le journal tombé à terre.

Qu'est-ce donc que cet amour que nous portons à nos enfants, cet amour qui se nourrit de sa propre flamme, cet amour que rien ne peut éteindre ? Noël Richebrac s'était efforcé de l'amoindrir, de l'effacer... Impossible. En éloignant Gaston du Roscoat, il avait espéré le contraindre à une brillante alliance.

Ses plans avaient échoué ; le marquis était demeuré fidèle au souvenir de sa fian-

cée, et, maintenant, l'aïeul le comprenait jusqu'à l'évidence, une plus longue séparation serait inutile; d'ailleurs, elle serait au-dessus de ses forces, surpasserait son courage.

Les paupières demi-closes, le grand-père se tenait immobile, insensible en apparence, mais, dans son être, la lutte se déchainait, lutte orageuse et terrible. Qui allait enfin l'emporter, de la tendresse ou de l'orgueil? Le cœur faisait le siège du cerveau, et le cerveau, comme une forteresse bien pourvue de préjugés de toutes sortes, ne laissait pas entamer la place. L'entêtement, surtout, se défendait avec vaillance, et paraît tous les coups.

Puis soudain, heureux de trouver un compromis, heureux de mettre la concorde entre le cœur et la pensée:

— Eh bien! s'écria M. Richebrae avec un accent presque de triomphe, je reverrai Gaston, et cela sans abaisser ma dignité d'aïeul. Le marquis de Trémur n'apparaîtra pas au Roscoat, mais je me ferai transporter à Paris... Le prétexte?... un homme de l'art à consulter.

Il jeta sur sa jambe droite un regard qui en dirait long sur l'inutilité de la consultation, puis, avec un sourire attendri:

— Enfin, reprit-il, je pourrai l'entrevoir, et sa vue, plus que tout autre remède, me guérira peut-être?... Mon pauvre Gaston!

### CHAPITRE XIII

Le mois de mai apportait à Paris une extrême animation. Les provinciaux y arrivaient en bataillons, les étrangers en armées.

Les squares étaient fleuris, les boulevards ombragés... Dans les grandes artères, les magasins accumulaient aux vitrines d'incomparables richesses. Les bijoux scintillaient sur le velours des écrans; les objets d'art, groupés avec goût, attiraient les yeux. C'était bien le beau, l'heureux, l'opulent Paris, avec son va-et-vient de voitures rapides, au roulement non interrompu. Et sur les trottoirs, quelle hâte! que de gens affairés!

Soudain, tous les visages s'épanouissent: c'est l'armée des touristes étrangers qui traverse la capitale, oscillante et triomphante sur d'immenses omnibus. Ils vont en groupes de la Bastille à la Madeleine, ces *travellers* aux favoris roux, toutes ces *young misses*, dont les têtes blondes de keepsake se perdent sous les énormes ailes d'extravagants chapeaux.

Depuis de longues années, jamais Paris n'avait vu pareille affluence. Au Grand-Hôtel, où venait de descendre M. Richebrae, les appartements ne se trouvaient qu'avec difficulté; et, le soir, à la table d'hôte, dans le luxe royal de la salle à manger, à côté du Yankee millionnaire, on voyait l'Espagnol se souvenant toujours de sa grandesse, le Mexicain qui sème les piastres, le Slave, le Suédois, le Russe, dont l'esprit souple vient analyser le génie de la France hospitalière, pour se l'assimiler et, plus tard, en faire son propre.

Quel ravancérait que ces grands hôtels! A la table d'hôte, que de visages inconnus hier, demain oubliés!

M. Richebrae ne paraissait guère à ces repas au menu compliqué. Cette table étincelante d'argenterie, diapréée de gerbes de fleurs, couverte de fortresses de truffes, de bastions de gelée, de rochers de glace, le fatiguait. Sa vue ne pouvait supporter l'éclat des lustres; son oreille, le tumulte des couverts sur les assiettes, quand le long cordon de convives, en habit noir ou en robes luxueuses, attaquaient, avec un parfait ensemble, les mets délicats de l'habile Vatel; un artiste

venu de Milan, et prisant très haut son art.

A cette table brillante, le nabab préférait le tête à tête de la marquise. Une seule lampe au-dessus du guéridon, des plats peu nombreux, une conversation toujours agréable. On parlait du voyage. Il s'était accompli dans d'excellentes conditions: temps superbe, route pittoresque, wagon coupé aux coussins éléments aux membres de l'infirmes. Du reste, jamais, depuis de longues semaines, M. Richebrae ne s'était mieux porté.

(A suivre.)

Dans quelques semaines LA BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS commencera la publication du magnifique roman d'Emile Richebourg "L'IDIOTE." Comme le tirage en sera limité, ceux qui voudront se le procurer feront bien de se hâter de souscrire, pour être plus sûr de ne pas le manquer.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuilletons qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

**QUEEN'S = THEATRE**

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS  
(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant Lundi, 26 Octobre,  
Matinée Samedi,

LA GRANDE TROUPE D'OPÉRA DE

**CORINNE**

DANS

**CARMEN UP TO DATE**

PRIX

Sièges d'orchestre, \$1; cercle d'orchestre, 75c et 50c; balcon, 50c; galerie, 25c; loges, \$6 et \$8.

Matinée populaire pour les dames et les enfants samedi. Prix, sièges d'orchestre réservés, 50c; cercle d'orchestre, 35c; balcon, 25c; bons sièges réservés pour 50c.

Sièges réservés en vente au magasin de musique de Sheppard, et à la New York Piano Co.

**THEATRE - ROYAL**

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET CERANT.

Semaine commençant LUNDI, 6 NOVEMBRE  
Après-midi et soirée.

LE MAGNIFIQUE DRAME

**ONE OF THE BRAVEST**

Excellente compagnie, jolis décors, chevaux dressés, pompe à vapeur etc., etc.

PRIX D'ADMISSION:

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE:

J. H. WALLICK IN TWO GREAT PLAYS.

**PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES**

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE**

Abonnement en dehors de Montréal  
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE SEPTEMBRE

**20,389 par jour**

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

# DYSPEPSINE

— LE —  
GRAND REMEDE AMERICAIN

— POUR LA —

## DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Mauvaise Tête, Constipation, Maladies Biliennes,*

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

**EMPLOYEZ LA**

**LOTION PERSIENNE**

POUR blanchir le TEINT, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les ROUSSEURS, LE MASQUE et autres taches de YEUX.

*Chez tous les PHARMACIENS.*

**Prix: 50 cts.**

**PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.**

## Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

**10, 15 et 20 Cts.**

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents.*

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,**

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

**"LA NOUVEAUTÉ"**

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville, 516 rue Craig.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

**SHELDON COLLINS' SON & CO.,**

32 and 34 Frankfort Street,

New-York

ARISTIDE BELAIR,  
*Contracteur - Menuisier,*

218 AVENUE LETOURNEUX,  
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

HATEZ-VOUS D'ENVOYER

**10 Cts.**

Magnifiques Feuilletons  
A BON MARCHÉ

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands  
FEUILLETONS à sensation

**"L'ANGE DU FOYER"**

— ET —

**"Le Remords d'un Ange"**

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

## A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. — Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CŒUREUX. — Paris: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas. New York: F. W. Christern, 251 Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs. Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

## Elixir Resineux Pectoral



—:—  
Voulez-vous ne plus tousser? Faites usage de l'**Elixir Resineux Pectoral**, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Pouxmons.

De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de **médecins distingués** attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation.

A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant:

Montréal, 27 mars 1882.

Après avoir pris connaissance de la composition de l'**Elixir Resineux Pectoral**, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des poumons en général.

N. FAFARD, M. D.  
Professeur de chimie  
à l'Université Laval.

—:—

En vente partout — 25 centins la bouteille.

—:—

L. ROBITAILLE, Propriétaire  
Joliette, P. Q., Canada.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

**20,774 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE**

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,  
Brochures, Pamphlets,  
Affiches, Programmes,  
Cartes de visite, Cartes d'affaires,  
Entêtes de comptes, Pancartes,  
Annonces d'encan, Etiquettes,  
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.